

Négociation

Puerto Madero – Buenos Aires

Décembre 2015

I. Oscar Lagos

Son assistante. Une poule qui en est encore à picorer son grain à la fac de Buenos Aires pour finir d'apprendre son métier, et qui ne doit pas être capable de faire la différence entre un vieux Bourgogne et un Malbec de l'année. Si mon affaire ne l'intéresse pas plus que ça, il aurait mieux fait de me l'annoncer direct, ce vieux con. Des bons œnologues, on en trouve à la pelle chez nous. Si ces couillons de Chiliens n'étaient pas autant obsédés par l'idée d'en avoir un Français... Evidemment, ça fait bien sur l'étiquette. Ils feront une sacrée gueule si Fontanet, au lieu d'y mettre son nom, met celui de la belle assistante.

Enfin, belle... Allez savoir si ce n'est pas un laideron, par-dessus le marché. Il en serait bien capable, le vieux grizzly. Depuis que sa femme est morte, il vit comme un moine, et je suis sûr qu'il ne baise plus, même tout seul. Fatalement, ça doit jouer sur son recrutement.

Ou alors il a décidé de se foutre de ma gueule. Son côté anar, anti-patrons. Comme s'il n'en était pas un lui aussi. Ces Français sont d'indécrottables socialistes. Leur fameux De Gaulle ressemblait à Perón, finalement. Les Français font toujours semblant de détester le fric et les affaires. Tout en en faisant un maximum, eux aussi, mais dans la discrétion, l'air de ne pas y toucher, sans se salir les mains, avec classe et distinction. Il paraît qu'en France, on n'aime pas dire ce qu'on gagne, ou afficher sa fortune. Cela ne se fait pas. Fontanet est comme ça. Toujours l'air de se moquer du pognon, de travailler pour la gloire. Mais à la fin, il prend la monnaie comme les autres. Et même plus que les autres, car il ne fait pas spécialement cadeau de ses services. Malgré cela, il se permet de critiquer la Sociedad Rural¹, de traiter les propriétaires terriens de prédateurs et les négociants comme moi de voleurs. Seulement si on ne le vendait pas, le pinard, de quoi il vivrait, ce vieux communiste ?

Ceci étant, j'ai promis aux Chiliens. Après tout, l'assistante sera peut-être plus facile à amadouer que son patron. Parce que lui, je ne le sens pas motivé. Si Fontanet avait voulu travailler avec le Chili, il l'aurait déjà fait, non ? A tout

¹ Syndicat de propriétaires terriens agricoles très influent dans la vie politique argentine.

prendre, ce n'est peut-être pas plus mal de négocier ça avec elle plutôt qu'avec lui. Et ça pourrait même coûter moins cher, allez savoir.

La Muleta, à Puerto Madero. Peut-être pas le restaurant le plus chic de Buenos Aires, ni le meilleur, mais jusqu'ici, il m'a toujours porté chance. A chaque fois que j'y ai négocié quelque chose, je m'en suis bien sorti. La gamine ne devrait pas faire la différence. Elle est bien foutue de commander du Coca avec son *bife de chorizo*, alors tant qu'à faire...

Et puis j'aime bien Puerto Madero. Un quartier neuf, moderne, qui tranche avec la décrépitude du reste de la ville. Un quartier de temps nouveaux, construits par et pour des gens nouveaux. Cet ancien port marchand transformé en quartier d'affaires a quand même une autre gueule que les quartiers pourris de La Boca ou de Barracas, où la pierre des murs suinte encore de toute la misère péroniste des années 50.

J'arrive une bonne demi-heure en avance. Parce que je suis poli bien sûr, mais pas seulement. D'abord j'ai besoin de voir Fernando, le maître d'hôtel, pour choisir la bonne table. Pas trop près de la fenêtre, pour éviter que la dinde ne soit distraite par la vue sur les bassins et le mouvement des touristes venus se balader. Pas trop au fond non plus : d'une part, c'est trop près des cuisines et ça va sentir le graillon, d'autre part je ne verrai personne et personne ne me verra. Or, la Muleta étant un lieu suprêmement bien fréquenté, il y a de grandes chances pour que j'y croise un paquet de connaissances de tous pedigrees, et ça doit impressionner la petite. Bien sûr que ce n'est pas elle qui prendra la décision de dire oui ou non, mais si Fontanet me l'envoie pour le représenter, c'est bien qu'il a suffisamment confiance en son avis. Ce n'est pas que jouer les intermédiaires me rapporte des masses, mais faire plaisir à des types avec lesquels je fais la moitié de mon chiffre en vin chilien devrait me permettre de mieux négocier leurs tarifs.

Je choisis une table située en milieu de salle, en en réservant tout de même une autre plus à l'écart, pour le cas où. Je ferai le choix définitif quand elle arrivera, en fonction de l'aspect de la marchandise. Si c'est le genre thon, il vaudra mieux se faire discret. Je suis connu, moi, ici, et je n'ai pas envie qu'on se foute de ma fiolle. En revanche, si c'est un canon, pleins feux. Il n'y a plus qu'à espérer que Fontanet ait malgré tout gardé autant de goût pour les femmes que pour le vin.

Je m'installe au bar. Par réflexe apéritif, j'ai failli commander un Fernet-coca, mais heureusement, je me suis repris à temps. Me laisser surprendre à boire cette boisson noirâtre et malodorante – mais tellement délicieuse – aurait pu sérieusement handicaper le reste de la soirée. J'opte pour un grand verre de Torrontes, me souvenant que Fontanet est un spécialiste des vins de Cafayate. Si la

filles est ponctuelle, je ne devrais pas avoir le temps d'en vider la moitié avant qu'elle n'arrive.

Eh bien elle est tellement ponctuelle que j'en conclus qu'elle n'est sans doute pas Argentine. D'ailleurs, elle n'en a pas l'allure. Beaucoup plus grande que la moyenne de mes compatriotes, beaucoup plus charpentée aussi. Des cheveux clairs et des yeux bleus. Et, ce qui tranche encore davantage, quand on connaît le manque d'élégance légendaire de mes compatriotes féminines, c'est la classe de son vestiaire. Robe noire parfaitement coupée, tombant dix bons centimètres au-dessus des genoux, dévoilant des jambes aussi longues qu'idéalement proportionnées, et d'une blancheur à faire se pendre le soleil des tropiques. L'absence de bas est une fausse note bien excusable, compte-tenu de la chaleur estivale, et compensée par des chaussures à talons qui sentent le grand chic européen. Si ce n'est pas une Argentine, où est-ce que Fontanet est allé dénicher un pareil bolide ? La taille, la couleur de peau, les cheveux clairs et les yeux me font d'abord penser à une Allemande, catégorie bavaroise, mais les Bavaroises, si elles ont bien ce genre d'épaules un peu « bûcheronnes », sont loin d'y associer une telle distinction. Une Autrichienne peut-être alors, elles sont plus fines, et l'Autriche est aussi un pays de vin ? Je ne vois pourtant pas bien pourquoi et comment Fontanet serait allé chercher si loin. D'ailleurs, si je me souviens bien, en bon vieux Français il ne porte pas vraiment les germaniques dans son cœur. Elle pourrait être anglaise, ou scandinave, mais je n'imagine pas Charles engager une œnologue nordique. Déjà, une femme, c'est beaucoup, mais originaire de pays buveurs de bière... Non, Fontanet a un côté farfelu, mais il sait contenir sa loufoquerie dans des limites raisonnables.

Je la regarde s'approcher depuis le bar, sans faire mine de l'accueillir. Je sais que c'est elle, car elle regarde de droite et de gauche, et finit par se décider à venir se renseigner au garçon de service. Elle se retrouve donc à quelques centimètres de moi, mais je la laisse se dépatouiller, histoire de l'entendre causer avant la prise de contact. Alors ? Allemande, Autrichienne, ou va-t-elle me surprendre ?

- *Hola buen día. Estoy buscando al Señor Lagos, por favor.*

Française. J'ai l'air malin. Fontanet est Français, et ça ne m'est même pas venu à l'idée. Le garçon secoue le menton en direction de sa droite, et elle se tourne aussitôt vers moi. Son sourire me crucifie net au comptoir, comme si la foudre venait de me tomber dessus. Je retire tout ce que j'ai dit au sujet de Fontanet. La soirée commence sous d'excellents auspices.

- Clémence Berger. Je travaille au laboratoire de Charles Fontanet.

- Charles m'avait parlé d'une jeune et jolie assistante. Je constate qu'il ne m'avait pas trompé.
- Les gens du sud de la France ont toujours tendance à exagérer. Chez nous, ça s'appelle « le coté méridional ». Chez Charles, il est très prononcé.
- Vous êtes trop modeste. C'est une autre qualité. Puis-je vous faire un autre compliment ?
- Du moment que c'est le dernier.
- Vous parlez très bien notre langue, pour quelqu'un de si jeune et arrivée depuis peu. Vous n'avez même pas cette prononciation espagnole qu'ont tous les européens qui l'ont apprise à l'école.
- Je vais vous décevoir : je n'ai pas appris l'espagnol à l'école, mais ici. Et il y a déjà dix ans que je vis en Argentine. Je suis venue faire un stage chez un viticulteur et je suis tombée amoureuse.
- D'un bel Argentin ?
- Du pays, d'abord. Mais vous avez raison. Je me suis aussi mariée.
- Votre mari a beaucoup de chance.

Elle sourit un peu niaisement, sans répondre. Le garçon apporte les cartes, et elle en profite pour y plonger son nez sans attendre. J'espère qu'elle ne va pas avoir la mauvaise idée de lésiner et de choisir les plats les moins chers. Chipotage et négociation ne font jamais bon ménage. Je me fous de l'addition finale, du moment que la belle soit détendue.

- Je suppose que vous buvez du vin ?

Elle relève la tête, l'air mi-intrigué mi-ironique, en louchant vers le verre de Torrontes qu'elle a accepté pour accompagner le mien. Quel con. Il faut que je me contrôle davantage et que j'évite ces embardées débiles. Et que je me décide à intégrer que l'émissaire de Charles est moins tarte que je ne l'imaginai. Un peu de finesse, Oscar, sinon, tu cours au désastre.

De la finesse, mon invitée du soir n'en manque certainement pas, mais ça ne se voit ni au physique, ni au gastronomique, si j'ose dire. Je l'ai dit, c'est une fille bien charpentée, qui sent la sportive de bon niveau qui travaille son corps. Une fille costaud et toute en muscles, mais bien proportionnée. Loin des canons de la beauté mannequinale, mais canon quand même. Côté appétit, elle ne mange pas : elle engloutit, à la mesure sans doute de ses besoins corporels. La « parillada » qu'on nous apporte, censée être « pour deux » mais qui pourrait en saturer au moins quatre, ne lui fait pas peur. J'ai le temps d'avaler une bouchée qu'elle en a déjà calé trois. On dirait qu'elle n'a rien mangé depuis plusieurs jours. Ce requin de Charles la sous-pairait-elle ?

Que âge peut-elle avoir ? Si cela fait déjà dix ans qu'elle vit ici, et qu'elle est venue y faire un stage, on peut l'évaluer entre vingt-huit et trente-deux, à peu près. Elle en fait moins, mais je ne pense pas qu'elle avait moins de dix-huit ans en arrivant. J'en ai quarante-huit. Rien d'insurmontable. D'ailleurs autour de moi personne ne nous regarde spécialement : je ne dois pas avoir trop l'air d'un vieux beau qui a de la chance.

II. Clémence Berger

Je m'y attendais. Les Argentins sont avant tout des latins, avec un côté italien assez prononcé pour la plupart. A peine m'avait-il découverte que j'étais déjà à poil en plein milieu du restau. J'ai regretté cinq secondes la robe et les talons, qui au surplus me font un mal terrible. Ce n'est pas mon style du tout, de m'habiller ainsi « en fille », mais pour mon premier vrai rendez-vous d'affaires, j'ai cru bien faire. D'ailleurs j'ai sûrement bien fait. Quand même. Charles ne m'avait donné aucun conseil, et ne m'aurait certainement pas reproché une tenue moins glamour, mais je me suis dit que pour amadouer un négociant latino de cinquante balais... Estela me crucifierait sans doute d'intégrer aussi sottement ces codes machistes, et me fera une scène si elle l'apprend. En attendant, le truc a pourtant l'air de fonctionner : Lagos fait la roue, et me dévore des yeux. C'est donc bien que j'ai déjà marqué quelques points. Et il ne le sait pas, mais sur ce terrain, je pars avec un énorme avantage. Que je me garderai bien de lui révéler.

En même temps, il a quelques arguments pour croire en son étoile. Là-dessus, Charles m'a briefée. Lagos est un des trois ou quatre plus gros négociants en vins du pays. Un chiffre d'affaire aussi énorme que son réseau. Tutoie des ministres et la plupart des chevaliers d'industrie d'Argentine. Gendre d'un ancien président de la *Sociedad Rural*. Bref, un type qui compte. Connaissant mes convictions, Charles m'a prévenu aussi : celles de Lagos sont très à droite, et très anti-péronistes. Mais ça, il n'avait pas besoin de me le dire. Ses premiers mots à ce sujet me le confirment. Il fait partie des heureux, maintenant que le bon peuple argentin vient d'élire un des siens à la présidence. Cette fois, on va cesser de brider l'esprit d'entreprise dans ce pays. Et on va enfin coffrer cette salope – il dit « fille de

pute », en bon Argentin – de Cristina, cette étrangleuse de paysans² corrompue jusqu'à la moelle.

Je laisse dire. Je me fous pas mal du sort de Cristina Kirchner, dont je n'ai pas de mal à croire qu'elle ait profité de ses deux mandats pour s'en mettre plein les fouilles. Mais ça m'étonnerait que Macri, le nouvel élu, soit un chevalier blanc. Charles m'en a parlé en long et en large. Un affairiste lui aussi, dont la fortune n'a pas meilleure odeur. Charles le soupçonne même d'en planquer une bonne partie dans des paradis fiscaux. C'est pareil sous toutes les latitudes, en somme. Mais je me demande si ce n'est pas encore pire ici, s'il existe un seul élu politique ou un seul entrepreneur un tant soit peu honnête (Hommes ou femmes, d'ailleurs). En tout cas, l'élection de Macri met sérieusement en joie les milieux d'affaires, qui doivent se sentir pousser des ailes. Ils vont enfin pouvoir faire du fric sans trop d'entraves.

- Voilà douze ans que l'économie est gelée par les péronistes, il était temps que ça change. Macri va avoir du boulot pour remonter le pays, parce qu'ils laissent les caisses à sec, ces salopards, ils ont tout emporté. Mais maintenant, on va pouvoir bosser sérieusement.

Je la boucle et le laisse développer ses théories. Je ne suis même pas sûre qu'il croie réellement tout ce qu'il raconte. Mais il est vraiment content. Le capitalisme revient au pouvoir, c'est bien ce qui compte. La fête va pouvoir recommencer. A propos de fête et de fric, j'aimerais quand même bien qu'on entre dans le vif du sujet, maintenant que la table est nettoyée des restes de barbaque et qu'on a la carte des desserts devant le nez. Lagos n'a pas l'air si pressé, et dévie brusquement la conversation sur mon propre historique. Comment moi, une nana, je me suis intéressée au vin, pourquoi je suis venue en Argentine, chez qui j'ai travaillé avant Charles, ce que je fais au juste chez lui etc... Je réponds évasif, pour ne pas trop lui donner prise et perdre totalement de vue ce pourquoi on est attablé ici. Mon manque d'intérêt pour ses questions l'agace très visiblement, et finalement, donne le résultat inverse : il insiste lourdement. Je le vois venir. Je connais ce regard et cette façon de parler douceuse, un brin niaise, qu'il emploie pour s'adresser à moi. Sans parler de cette façon de bloquer les yeux, par instants, à hauteur de nichons. C'est fugace et il doit être persuadé que je n'ai pas le temps de m'en apercevoir, mais il se goure. On ne peut pas dire que j'aie une grosse expérience des dragueurs, je n'ai pas à me plaindre à ce sujet, je n'en ai pas rencontré des masses, mais face à eux, je n'ai jamais hésité à utiliser ma « botte secrète » pour les renvoyer dans les cordes. En général, c'est très efficace. Sauf que dans le cas présent, j'hésite

² En 2008, Cristina Fernández, élue présidente à la suite de son mari Nestor Kirchner – tous les deux péronistes de gauche – a voulu imposer des retenues financières sur les bénéfices des gros producteurs de céréales, et s'est mis à dos le secteur agricole.

un peu, car cela pourrait bien compromettre la négociation de manière définitive. Lancé comme il est, et arrivés à ce point de la discussion, Lagos pourrait très mal réagir. Il va falloir la jouer plus fine. Charles m'a fait confiance, j'aimerais bien ne pas le décevoir. Mais j'étais loin de m'imaginer que cette mission serait aussi pénible. J'apprends.

Derrière moi j'entends soudain des éclats de voix, et Lagos se met à agiter les mains d'un air ravi. Quand je tourne la tête, il y a déjà un couple debout à côté de nous, dont la femme se penche sur Oscar pour l'embrasser.

- Ah ben ça fait un bail ! Si j'avais su que vous veniez manger ici... Vous venez d'arriver ?

- Au contraire, répond le type. On s'en allait. C'est María qui t'a aperçu à temps, sinon, on partait sans te voir. Il y a tellement de monde ici.

Lagos finit par se rappeler qu'il n'est pas seul à table et me désigne d'une main tendue.

- Clémence Berger, María et Maximo Feldman. Clémence est œnologue. Et Française ! ajoute-t-il en souriant d'un air entendu et content de lui.

Les autres me tendent la main d'un air avenant, mais je suis dans mes petits souliers. Puis carrément contrariée quand j'entends Lagos les inviter à s'asseoir pour prendre le café avec nous. J'ai comme dans l'idée que la soirée va durer bien plus que je ne l'imaginais.

III. María Feldman

Oscar est incorrigible. Voilà trois fois en un mois qu'on le croise en ville, et à chaque fois il est accompagné d'une nouvelle poule. Et celle-là, non seulement est encore plus jeune que les autres, mais en plus, elle est Française. Je me demande dans quelle proportion on peut croire à l'explication qu'il nous sert, qu'elle représente un œnologue de ses amis à qui il veut proposer une affaire. Qu'elle soit Française lui donne un semblant de crédibilité, mais je connais l'animal, il est capable de nous inventer les contes les plus fantastiques pour colorer ses turpitudes. Et ce serait bien la première fois que je le verrais causer affaires avec une nana de moins de trente ans, ce macho fini.

En même temps, il faut bien dire que la fille n'a pas non plus l'air d'une de ces poules de luxe avec lesquelles il a l'habitude de tromper sa femme. Cette Clémence Berger – puisque c'est le nom imprononçable par lequel il nous la présente – a l'air plutôt sage, malgré sa robe un peu courte et ses talons. Des talons qu'elle ne doit pas avoir l'habitude de porter, puisque je remarque en jetant un coup d'œil discret sous la table qu'elle a enlevé ses chaussures. Pas de maquillage, pas de

bijoux, et des mains pas très soignées, sans vernis, dont il est difficile de ne pas remarquer les quelques traces sombres au bout des doigts. Elle travaillerait donc réellement dans le vin ?

Elle parle plutôt bien l'espagnol, avec toutefois un accent assez prononcé. Elle n'a pas l'air spécialement timide, et n'hésite pas à nous montrer ouvertement son agacement quand on prend place autour de la table. Elle est peut-être réellement l'assistante d'un œnologue, mais à voir comment on dérange, j'en déduis qu'on vient probablement de crever une bulle d'intimité. Est-ce pour cela qu'au café, quand Maximo propose de finir la soirée dans notre maison de Tigre³, elle se cabre et refuse net ? En tout cas, après cela, elle regarde Maximo en chien de faïence, et jette des regards noirs en direction d'Oscar qui insiste en essayant vainement de lui vendre le cadre idyllique de notre petite île sur le delta. J'opte pour tenter l'apaisement. Parce que si les deux mecs persistent, je vois le moment où elle va tous nous planter là, et avec sa mauvaise foi habituelle, Oscar nous en rendra responsables.

Je m'en rends bien compte : Clémence aimerait autant nous envoyer au diable. Et je ne comprends pas pourquoi Oscar ne s'en aperçoit pas et persiste à vouloir nous imposer. On ferait mieux de ficher le camp, mais l'étrange comportement de la belle a piqué ma curiosité. Conquête ou pas conquête ? Ce serait vraiment frustrant de finir la soirée sans en savoir davantage, ça peut toujours servir.

Finalement, on ne va pas loin, mais on y va ensemble. Le Felicity club est à deux pas, de l'autre côté des bassins à flots. Un *boliche*⁴, sur Martha Salotti, plutôt select, entouré de murs de briques et devant lequel la plus petite bagnole stationnée est une Mercedes 500. On s'y rend à pied, c'est à cinq minutes, et je m'arrange pour qu'on soit derrière eux, Maximo et moi, histoire de les avoir en point de mire. Comme je le pensais, Clémence n'est pas une habituée des hauts talons. La pauvre en est presque risible, et doit regretter de s'être laissé entraîner dans ce parcours pédestre. Je crains même que ses chevilles n'arrivent pas sauvées jusqu'au club. Ou alors, c'est un cinéma pour justifier qu'elle agrippe le bras d'Oscar. Parce que c'est un fait : elle lui tient le bras, et l'autre fait comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. On avance.

A l'intérieur, ça danse. Sans grande conviction. Le Felicity club n'est pas vraiment une discothèque. On y vient autant pour voir que pour se montrer. En couple, puisque c'est une obligation ici, toute comme la tenue « correcte ». Ce qui n'empêche pas les couples en question de se faire et de se défaire au fil de la nuit.

³ Située sur le delta du Paraná, la ville de Tigre est en partie composée d'îlots sur lesquels la « bonne » société argentine a fait construire d'opulentes résidences secondaires, auxquelles on n'a accès qu'en bateau.

⁴ En Argentine, entre autres acceptions, le mot *boliche* désigne un bar de nuit.

En toute discrétion. On ne vient pas souvent ici avec Maximo, mais il m'est arrivé de voir un député entrer avec une femme et sortir avec une autre. Ce genre de choses. C'est cher, très cher, façon la plus simple de sélectionner la clientèle. Une soirée ici peut facilement coûter le salaire mensuel du taxi qui vous y a conduit.

Quant à nous, nous ne dansons pas. Ce n'est pas le genre d'Oscar, d'une part, et il faut avoir pitié des pieds de Clémence. Je parierais d'ailleurs qu'elle non plus, ce n'est pas son truc. Discussion oiseuse, essentiellement alimentée par Oscar lui-même. Il s'est avachi sur la banquette, et a posé négligemment son bras sur l'épaule de Clémence, qui n'a pas fait mine de réagir. Il lui caresse le bras, l'air de rien, tout en continuant à pérorer. Politique, encore et toujours. Je me suis souvent demandé s'il ne faisait pas partie de ces nostalgiques de la dictature. Quand on lui fait remarquer, il proteste énergiquement, mais il en fait trop alors pour être réellement crédible. D'un autre côté, difficile de lui trouver une quelconque conscience politique. La seule chose qui le guide, c'est le fric. Du moment qu'on le laisse faire ses affaires...

Pour la énième fois, Oscar lève le bras. La soirée commence à dériver. Si on suit Oscar, on va finir complètement faits. Je suis parfaitement son manège, qui a l'air de fonctionner. Seulement, il n'y a pas que Clémence qui picole, et Oscar lui-même commence à tanguer. Et à raconter des conneries. Il s'enhardit, aussi. La fille ne proteste pas plus, et se laisse gentiment peloter. J'en ai assez vu. Je fais un signe discret à Maximo, et on se lève. Oscar fait semblant de râler, mais on sent bien que c'est pour la forme : il est temps pour lui de parachever son œuvre. Il paie royalement toute l'addition, et on se retrouve tous les quatre sur le trottoir. Bises. Très distraites côté Clémence, c'est à peine si elle nous régale d'un demi-sourire. Nous les regardons tourner le coin de Juana Manso. Elle lui a passé le bras autour de la taille. Heureusement – mais est-ce bien une coïncidence ? – l'hôtel d'Oscar est juste derrière le club. Passe une bonne nuit, ma poule !

IV. Clémence Berger

Quel calvaire. J'ai bien cru qu'on n'en sortirait pas. Ce con qui n'arrêtait pas de commander verre sur verre et de s'écouter parler. Sa main sur mon bras, dans mon dos, et même sur mes seins ! J'aurais dû lui jeter mon cocktail à la gueule, et me casser. Je suis vraiment trop conne. Il devrait y avoir des limites à la conscience professionnelle. Et les deux autres abrutis qui le badaient, comme s'il avait été leur guide spirituel. Quelles truffes, ces deux là. María a passé toute la soirée à me reluquer par en-dessous, et naturellement, ils sont persuadés que je suis la nouvelle

grue de Lagos. Tant mieux. Ils pourront témoigner de comment Lagos mène ses négociations d'affaires.

En attendant, c'est juste s'il ne faut pas que je le porte jusqu'à son hôtel. Une veine qu'il soit si près. Il est saoul comme un cochon, mais il parvient tout de même à donner le change dans le hall d'entrée, et à réclamer lui-même sa clé. Je ne sais plus combien il a bu de verres. Parce que lui, il les a bus. Evidemment, il cherchait d'abord à me saouler, moi. En tout cas, à me mettre dans un état favorable. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'est pris à son propre piège. J'ai bu, c'est sûr, mais trois fois moins que lui. Je ne sais pas si la plante verte posée à côté de la banquette va se remettre d'un tel arrosage à la Margarita. Je suis assez contente de moi : ni Lagos ni les deux boulets ne se sont rendu compte de rien.

Chambre 341. Voilà. J'ouvre la porte, et je pousse Lagos, qui cherche à m'attraper le cou pour m'embrasser.

- Attends ! Laisse-moi au moins fermer.

Tandis que je repousse la porte, il se met derrière moi et passe ses deux mains sous ma robe en grognant. Un porc. Je me retourne et le tracte vers le lit, où il s'effondre en tentant de m'entraîner dans sa chute. Je m'agenouille sur le sol et j'essaie de le calmer un peu. Il se met à murmurer des obscénités, et je lui caresse le visage pour le tranquilliser. Il se plaint. Ben oui, hein, ça tourne. Je me lève, et vais fouiller dans mon sac.

- Tiens, avale ça, ça va te faire passer la nausée.

Le somnifère ne tarde pas à faire effet. Il y a déjà un moment que son corps réclame le sommeil. Je n'ai pas trop de mal à le déshabiller – entièrement, tant qu'à faire – et à le glisser sous les draps, c'est loin d'être un poids lourd. Mais je fais doucement, quand même, je ne voudrais pas qu'il se mette à vomir sur le lit. Il gémit, et je crains tout à coup que le cachet n'ait pas suffi. Mais non. Il finit par s'endormir tout à fait, et ronflote même légèrement. Pauvre type. Je le laisse cuver, et je file m'enfermer dans la salle de bains. Même si je ne suis pas aussi atteinte que lui, j'ai grand besoin de me rafraichir. La tête me tourne un peu, et ma robe, trempée de sueur, me colle au corps. L'eau de la douche est glaciale, mais elle me fait le plus grand bien. Tout en me séchant, je vais contrôler le sommeil de Lagos. Tout va bien. Il dort comme un bébé, et ne devrait pas émerger avant le grand jour. J'ai donc tout mon temps. Je suspens ma robe à la vitre de la douche, pour la faire sécher, et je regagne la chambre. Heureusement, il a des goûts de luxe, et elle est immense, disposant même d'une petite pièce indépendante avec une table. Je m'y installe, et je compose le numéro d'Estela. Je vais la réveiller, mais tant pis. J'ai trop besoin de lui parler, et j'ai quelques heures à tuer.

Je me réveille en sursaut, paniquée. Je me suis assoupie, la tête posée sur la table, et je n'ai aucune idée du temps que j'ai passé à dormir. Je regarde ma montre : il est sept heures. Je me lève d'un bond et me précipite dans la chambre. Je peux respirer. Tout va bien. Lagos est toujours endormi, même s'il commence à bouger doucement. Il faut que je me dépêche. Je suis vraiment une idiote. Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas fait avant d'appeler Estela ? Elle était évidemment furieuse que je la réveille en pleine nuit, et j'ai dû m'employer pour la calmer et éviter qu'elle ne me raccroche au nez. Ensuite, nous avons bien dû parler une bonne heure, au moins, et c'est elle qui ne voulait plus lâcher le téléphone. Elle savait que je devais dîner avec Lagos, et elle voulait savoir comment cela s'était passé. Je suis restée vague, je n'avais aucune envie de lui raconter toute la soirée, et surtout pas que j'étais encore dans sa chambre. Mais Estela est dotée d'excellentes antennes, et elle soupçonnait qu'il y avait anguille sous roche. Elle m'a bombardée de questions, mais j'ai tenu bon. Je ne suis coupable de rien, de toute façon, et je sais que quand elle saura toute la vérité, dans quelques jours, elle en rira encore plus fort que moi.

En attendant, quand enfin nous nous sommes séparées, j'étais épuisée, et je n'ai pas résisté à l'envie de me poser. Juste un instant, et l'instant s'est transformé en heures. Maintenant, il faut que je fasse vite. Tout en gardant un œil sur la fin de sommeil de l'autre andouille, je lui fais les poches. Portefeuille... portable... Rétrospectivement, j'ai une bouffée d'angoisse : je l'avais complètement oublié et naturellement, il était resté allumé. Heureusement que... Un porte-cartes bancaires. Impressionnant, le nombre, je ne compte pas moins de six banques différentes. Quelques papiers épars, des notes, sans importance. Un étui à lunettes. Tiens donc. On a eu la coquetterie de ne pas les sortir pour lire la carte, tout à l'heure ? Ah, enfin. Une chance justement qu'il ne soit pas si jeune : il utilise encore un agenda papier. Voilà qui devrait m'éviter d'avoir à fouiller le portable. Voyons cela. Octobre... novembre... Décembre. Notre rendez-vous y est noté, et comme je l'espérais, il a ajouté en dessous quelques notes. Qui me confirment ce que je supputais : ce Lagos est un rapace. Une commission de trente pour cent du montant du contrat annuel avec les Chiliens, il n'y va pas de main morte. Et il se prétend l'ami de Charles ! Il n'y a que le nom des Chiliens et un seul numéro de téléphone, pas leur adresse, ni d'autres coordonnées. Aucune importance. Ce ne sera quand même pas difficile de les localiser. Je note tout et je remets l'agenda à sa place. Lagos s'agite de plus en plus. Il doit rêver, de ces rêves pénibles du petit matin, et dont on ne se souvient jamais en se réveillant. Je prie pour que sa mémoire soit mauvaise, tout court, et pas seulement pour les rêves, et je me glisse à ses côtés. Il n'y a plus qu'à attendre.

Il met beaucoup plus de temps à se réveiller que je ne l'imaginai. Pas besoin d'avoir des connaissances de médecine pour voir qu'il n'est pas au mieux de sa forme. Je suis assez contente de moi : allié à la gueule de bois, le cachet a redoublé l'effet. Malgré cela, quand il me découvre à côté de lui, il allonge le bras pour tenter de m'enlacer.

- Chut ! Fais doucement. J'ai un mal de crâne atroce.

- Toi aussi, ma chérie ?

Ma chérie. Déjà proprio, en somme. Il est encore pire que je ne pensais, ce coq imbécile. S'il veut du grain, il va en avoir, mais pas forcément celui qu'il attend.

- Tu m'as moulu, hier soir.

Tête incrédule.

- Je ne me souviens de rien.

- Ah non ? Ben pourtant, tu as assuré, je te jure. Je ne sens plus mon corps. Quelle nuit !

Lagos est perplexe, mais je ne lui laisse pas le temps de reprendre ses esprits, je l'embrasse sur le front et je bondis hors du lit avant qu'il n'ait réussi à m'attraper la taille. Il se soulève à demi, mais aussitôt grimace de douleur.

- On a vraiment trop bu, hier soir.

- Beaucoup trop, et ça nous a fait faire des bêtises. Enfin, pas trop désagréables, non ?

Je le regarde en prenant mon plus bel air inquiet. Il a l'air de chercher quelque chose, et bute sur l'impossibilité de rassembler ses souvenirs.

- Non, non. Enfin, je ne sais pas. Je ne me souviens pas. J'étais si bourré que ça ?

- Pas mal, oui. Moi aussi, je te rassure.

- Et j'ai quand même pu... ?

Je me penche sur lui en souriant, et je l'embrasse de nouveau, cette fois, sur la joue.

- Tu m'as littéralement transformée en serpillère. Non, je t'en prie, là, je n'en peux plus. Une autre fois, mon chou. Il faut que j'y aille. J'ai un cours à onze heures.

Tout en parlant, je rentre dans la salle de bains pour renfiler ma robe. De loin, je l'entends enfin qui réalise.

- Mais...

- Les Chiliens, oui. Si tes copains n'étaient pas venus nous déranger, nous aurions sans doute eu le temps d'en parler. Mais là, ce n'est plus possible.

- Il faut qu'on se revoie vite, alors.

Habillée, chaussée, mon sac à l'épaule, je me plante devant le lit, jouant la fille ennuyée.

- Je rentre ce soir à Mendoza⁵. Mais je te promets d'en parler à Charles. Je te fais confiance : c'est sûrement une opportunité intéressante pour le labo. Le mieux, c'est que tu l'appelles, disons, dans une petite semaine, le temps que je l'en persuade. Combien tu demanderais de com' ?

- Ah ben, ils sont quand même quatre. C'est une belle affaire que je lui apporte, à Charles. Disons, trente ?

- C'est beaucoup. Avec un tarif pareil, je vais avoir du mal à le convaincre. Tu pourrais quand même m'aider un peu, en souvenir de cette belle soirée ?

Il sourit d'un air entendu, par-dessus la migraine qui lui fait plisser les yeux.

- Si je peux en espérer une autre... Quinze pour cent ?

- C'est nettement mieux. Je dois filer maintenant.

- Tu ne m'embrasse pas ?

Au point où j'en suis arrivée... Je me penche une dernière fois – lui doit absolument penser que ce n'est pas la dernière – et je pose rapidement mes lèvres sur les siennes. Il m'attrape le bras, et tente de forcer ma bouche, mais je parviens à l'esquiver.

- Il faut vraiment que j'y aille.

- Quand ?

- Je ne sais pas. On se recroisera je suppose ? Et peut-être que cette fois là encore, ce sera sans nos femmes.

- Nos femmes ?

Epilogue

Mais la porte se ferme déjà, et Clémence se dirige à grands pas vers l'ascenseur.

⁵ Ville de l'ouest argentin, capitale de la principale région viticole.